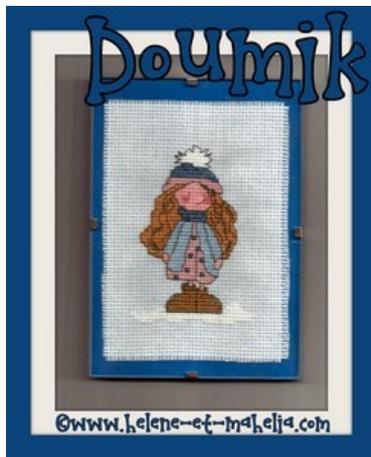


Mignon

Elle s'appelait Naïda, c'était une petite fille étrange aux longs cheveux ondulés couleur noisette, au mignon sourire et aux joues roses. Comme un écureuil, elle était toujours en mouvement, virevoltant et dansant, il lui était impossible de rester tranquillement assise en classe. Son jour préféré était le jeudi où elle pouvait s'évader dans le grand parc, sans songer à l'école, en pleine liberté.



Nous étions alors en pension près de Versailles. Le samedi soir, je rentrais à Paris en train et maman m'attendait à la gare Saint-Lazare. Je repartais le dimanche soir. J'avais à peine six ans et je n'aimais pas trop quitter mes parents mais je n'avais pas le choix. J'avais aussi hâte de retrouver Naïda car elle avait toujours des anecdotes intéressantes à raconter. Orpheline, elle avait un tuteur qui la sortait du pensionnat le dimanche et il leur arrivait toujours des aventures extravagantes, selon elle, bien sûr.

Et le lundi matin, dans le dortoir, elle s'éveillait avec des étincelles dans les yeux et nous racontait des histoires incroyables que nous étions forcées de croire tant elle était convaincante. Un jour, elle était la reine des fées et chantait :

Je suis Titania la blonde,
Je suis Titania, fille de l'air!
En riant je parcours le monde,
Plus vive que l'oiseau,
Plus prompte que l'éclair!

Un autre jour elle était une gitane, fille de la Bohême, vivant dans une roulotte tirée par un cheval et parcourant les routes de France et du monde en dansant et en chantant :

Parmi les fleurs que l'aurore fait éclore,
Par les bois et par les prés diaprés,
Sur les flots couverts d'écume ou dans la brume,
On me voit d'un pied léger voltiger!

Et elle nous emportait dans des aventures, plus abracadabrantesques les unes que les autres, à travers les contrées réelles ou imaginaires et les âges passés ou futurs, loin de la toile grise du ciel de l'Île-de-France en octobre. Chaque semaine, une nouvelle histoire nous attendait, c'était beaucoup plus intéressant que tout ce qu'il y avait dans nos livres de lecture où il n'était question que « la rue à midi » ou « la fête de Noël » !

Non seulement nous écoutions les histoires de Naïda mais nous les vivions, nous étions transportées sur des caravelles traversant les océans, vers des îles où des pirates enterraient des trésors, avec les Indiens d'Amérique ou les Zoulous d'Afrique. C'était toujours dans des

pays lointains où une maison aux murs blancs et aux volets bleus l'attendait. Et elle fredonnait :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger
Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger
Où dans toute saison butinent les abeilles
Où rayonne et sourit comme un bienfait de Dieu
Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu.

Ses yeux s'illuminaient alors et elle restait songeuse, nous devions la prendre par la main lorsque la cloche appelait à nous mettre en rang pour entrer en classe. Ces jours-là, elle ne bougeait pas de sa chaise pendant tout le cours, mais écoutait-elle ? N'était-elle pas restée là-bas, dans ce pays merveilleux qui nous faisait aussi rêver ?

N'ayant jamais connu ses parents, elle s'imaginait fille de roi enlevée à sa naissance par des bandits masqués ou par des Bohémiens, selon l'humeur du jour, et abandonnée à la porte d'un couvent ; d'autres fois, elle était l'enfant cachée d'un amour malheureux, ses parents venant de familles ennemies, elle avait été cachée dans ce pensionnat pour la mettre à l'abri de sombres complots. Son tuteur était un brave et vieux soldat chargé de veiller sur elle en attendant des jours meilleurs dans son pays natal. Quoi qu'il en soit, elle était certaine que ses parents reviendraient la chercher un jour et qu'elle irait vivre dans ce pays merveilleux. Et ce doux refrain lui redonnait espoir :

Connais-tu la maison où l'on m'attend là-bas
La salle aux lambris d'or où des hommes de marbre
M'appellent dans la nuit en me tendant les bras
Et la cour où l'on danse à l'ombre d'un grand arbre
Et le lac transparent où glissent sur les eaux
Mille bateaux légers pareils à des oiseaux ?

Mais elle n'était jamais longtemps nostalgique et sa bonne humeur reprenait le dessus, la petite flamme de l'espérance était ravivée et le feu follet qui l'habitait retrouvait toute sa vigueur. Elle attendait avec impatience les vacances de Noël où disait-elle, son tuteur l'emmènerait en voyage. Elle ne savait où, le secret était bien gardé, mais sans doute voulait-il lui faire la surprise de l'emmener dans le pays qui l'avait vue naître et pourquoi pas, lui faire connaître ses parents. Et elle laissait libre cours à son imagination, qu'elle avait fertile.

Hélas, deux jours avant les vacances, la rougeole la cloua au lit et elle passa les vacances de Noël à l'infirmerie du pensionnat. Toutes ses camarades étaient rentrées chez elles et elle passait son temps devant la fenêtre à regarder la neige tomber ou assise sur son lit à dessiner des maisons magnifiques entourées d'orangers et de citronniers au milieu de montagnes majestueuses où courent des torrents sous un ciel toujours bleu et à nouveau la chanson lui revenait en mémoire :

Connais-tu la montagne, le sentier dans les nuées
Le mulet dans la brume y cherche son chemin
Dans les cavernes vit l'engeance des dragons
La pierre y chute et sur elle les eaux ?

La rentrée de janvier lui ramena la santé et ses camarades. Chacune narra les retrouvailles avec la famille, les cadeaux reçus et les repas de fête. Pour une fois, Naïda n'avait rien à raconter mais elle comptait bien se rattraper lors de sa prochaine sortie avec son tuteur. Et déjà les idées sur leur sortie allaient bon train. Une promenade au Jardin d'acclimatation se transformerait en expédition en Afrique, une promenade en barque serait une traversée hasardeuse pour découvrir un nouveau continent. Les sujets de conversation le lundi suivant ne manqueraient pas, elle se réjouissait d'avance à la pensée de charmer des compagnes, même si personne n'était dupe de ses coquecigrues. Mais c'était conté de façon si ensorcelante que tout le monde tombait dans le piège et en était convaincu.

Mais un lundi de printemps, point de Naïda, dans le dortoir rien dans l'armoire à côté de son petit lit en fer et sur celui-ci juste une couverture pliée ; en classe, son pupitre aussi était vide et l'encrier de porcelaine blanche sans aucune trace d'encre. C'était comme si elle n'avait jamais existé, rien d'elle ne subsistait. Avions-nous rêvé, était-elle le fruit de notre imagination ?

Quelle était cette chanson qu'elle fredonnait si doucement, l'avions-nous rêvée aussi ? Ou l'avions-nous entendu en passant devant la salle de musique où répétaient les grandes pour la distribution des prix ? Avions-nous donc tant besoin de nous évader de cette pension ? Avions-nous tout imaginé un soir magique de Super lune rose comme ses joues ou en voyant les écureuils sauter de branche en branche dans le parc ? En fait peu importait, car Naïda, l'espérance, nous avait aidées à supporter ce premier hiver d'internat et d'école primaire loin de nos parents.

Dominique Rigel au 22^{ème} jour de confinement, 7 avril 2020